

20250911 InfoMigrants

<https://www.infomigrants.net/fr/post/66863/tout-le-monde-veut-une-vie-meilleure-et-surtout-la-securite--un-jeune-malien-temoigne-de-son-long-periple-jusqu'en-espagne>

Témoignages



Des migrants qui viennent de débarquer sur l'archipel espagnol des Canaries patientent dans une file d'attente (archives). Crédit : Reuters

"Tout le monde veut une vie meilleure, et surtout la sécurité" : un jeune Malien témoigne de son long périple jusqu'en Espagne

Par [Clémence Cluzel](#)

Boubacar (prénom d'emprunt) a fui les violences communautaires au Mali pour se réfugier au Sénégal voisin. Par crainte que celles-ci ne s'étendent hors du pays, il a pris la route quelques années plus tard pour le Maroc. Les agressions et attaques racistes qu'il dit y avoir subi ont ensuite poussé le jeune Malien de 22 ans à rejoindre les îles Canaries par la mer en début d'année. Désormais à Tarragone sur le continent, il attend avec inquiétude une réponse à sa demande d'asile. Témoignage.

Boubacar, un jeune Malien de 22 ans, a rejoint l'île espagnole de Lanzarote en début d'année, à bord d'un canot pneumatique parti des côtes marocaines. Auparavant, le jeune homme avait fait un long trajet par la route depuis le Mali, en passant par le Sénégal.

"Dans mon village au Mali, il y a des violences depuis des siècles entre les communautés à cause du système des castes. Celle des serviteurs, à laquelle ma famille appartient, doit servir et travailler pour la caste des nobles. Jusqu'à aujourd'hui, il y a des révoltes contre cet esclavage. C'est à cause de ces conflits que j'ai quitté le village vers 12 ans, pour être en sécurité. Tous ces problèmes empêchent aussi l'éducation des jeunes là-bas.

Bien qu'illégal au Mali, le système des castes - qui régit et définit les rôles sociaux- perdure et génère stigmatisations, violences, violations des droits et provoque même des décès. Le jeune garçon, d'ethnie mandingue, va vivre huit ans au Sénégal, pays frontalier du Mali, chez son oncle pour éviter les violences récurrentes de son village. En 2023, devenu jeune adulte, il prend le bus pour rentrer au Mali, désireux de retrouver son père ainsi que son frère et sa sœur.

Quand je suis rentré fin 2023 - début 2024, j'ai découvert que mon frère avait fui le pays car il était menacé et recherché par la famille de la fille dont il était tombé amoureux. Au village, on

ne peut pas se marier avec quelqu'un qui n'est pas de sa caste. J'avais peur des représailles contre notre famille et contre moi-même alors j'ai préféré repartir. Comme le Sénégal est tout près de mon village, j'avais peur qu'ils me retrouvent. Je voulais fuir loin".

"Ils nous dépouillent de notre argent et de tous nos biens"

Boubacar prend un bus depuis le Sénégal pour rejoindre le Maroc avec l'argent de poche donné par son oncle. À l'été 2024, il s'installe dans la ville de Tan-Tan, dans le sud du Maroc. Beaucoup d'Africains y travaillent dans les champs.

J'ai travaillé pendant sept mois à récolter les framboises, les tomates et les courgettes. On était mal payé et moins bien que les Marocains.

A lire aussi

[Récolter pour survivre : le quotidien des migrants subsahariens au Maroc](#)

Je louais une chambre avec cinq autres Maliens. Il y avait peu de place mais on était entre frères. Le propriétaire nous réclamait tout le temps de l'argent pour soi-disant les charges, avec des fausses factures d'eau de 700 dirhams [66 euros, ndlr]. Si tu refuses, ils t'expulsent de l'appartement.

On a subi beaucoup d'agressions de la part des Marocains. Ils nous dépouillaient de notre argent, de nos téléphones. Ils nous prenaient tous nos biens. Je dormais mal car j'avais peur, je n'osais pas sortir. Même au travail, il y avait des agressions. Ils sont très racistes alors qu'on est tous Africains.



Des migrants subsahariens ont posé leurs tentes sur un chantier de construction de tramway près de la gare routière Ouled Ziane, dans la ville côtière de Casablanca, au Maroc, le 19 janvier 2023. Photo : AFP

Je voulais rester au Maroc mais à cause de toutes ces difficultés et de ce racisme, j'ai décidé d'aller en Espagne. Je connaissais peu de choses de ce pays, je savais que c'était en Europe et que les droits humains y étaient respectés. Là-bas, on est en sécurité même quand on n'a pas de travail ou d'argent. Tout le monde veut une vie meilleure, et surtout la sécurité.

"Tout ce qu'on voulait c'était quitter la Méditerranée"

Les passeurs sont faciles à trouver : ils sont sur la plage, sur les lieux de départs des bateaux. J'ai payé 2 000 dirhams [189 euros, ndlr] pour la traversée jusqu'à Lanzarote, dans l'archipel

des Canaries. Je n'avais jamais entendu parler de cet endroit, je voulais juste aller en Espagne. Les passeurs te donnent rendez-vous une fois que tu as payé et le départ a lieu le jour d'après, dans la nuit.

Ils mettent le bateau à l'eau et le poussent puis tu dois sauter dedans mais tu ne vois rien. Je me rappelle le bruit des vagues qui claquent sur le canot. J'avais très peur puis je me suis calmé après. J'ai beaucoup vomi pendant la traversée, on était nombreux à avoir le mal de mer. J'avais aussi mal à la tête et je me souviens que j'avais très froid. Il n'y avait pas de nourriture : j'ai dû laisser le sac avec des gâteaux que j'avais préparé. Le seul bidon d'eau de cinq litres a vite été fini, certains n'ont même pas bu pendant le trajet.

Environ 65 personnes se trouvent sur le canot dans lequel Boubacar a embarqué. Les passagers sont principalement des Sénégalais, des Maliens et des Guinéens. Des pères de familles et des jeunes adultes surtout mais aussi trois femmes. Boubacar affirme qu'il était le plus jeune. D'après lui, la traversée a duré deux jours.



Durant le trajet, l'eau a commencé à rentrer dans le bateau. On a paniqué, la plupart des passagers demandaient à faire demi-tour. Tout ce qu'on voulait, c'était quitter l'Atlantique. Des pères de famille ont réussi à calmer tout le monde et à maintenir le canot à flot. Au loin il y avait de gros bateaux mais on ne pouvait pas les rejoindre. Quand on n'a plus eu d'essence, à 5 heures du matin, on a laissé les vagues faire dériver le canot.

Boubacar et ses compagnons d'infortune ont été secourus quelques heures plus tard à 80 km des côtes de l'archipel des Canaries. Les passagers sont finalement débarqués sur l'île de Lanzarote aux alentours de midi, le 5 janvier 2025.

"J'étais très fatigué et choqué"

Quand on est arrivé sur l'île, la Croix-Rouge s'est occupée de nous : on a eu des habits et des chaussures, on a été ausculté et enregistré. On avait tous de la fièvre à cause du soleil qui tapait et plusieurs se sont évanouis à l'arrivée. J'avais très très soif.

Je suis resté trois jours dans un centre. Je ne pouvais pas manger, je ne buvais que des jus car j'étais très fatigué et choqué par cette traversée.

J'ai ensuite été transféré vers le centre d'Alcalá de Henares, à Madrid.

Boubacar y restera quatre mois, du 8 janvier au 15 avril. C'est à ce moment-là qu'il dépose sa demande d'asile, pour motif de persécutiions dans son pays natal. Trois mois après son arrivée en Espagne, sa demande est finalement enregistrée. Il attend désormais une réponse à son dossier.

Aucun de nous ne veut se baigner à la plage, on est traumatisé par la mer avec la traversée.

Lors du rendez-vous pour ma demande, j'ai simplement raconté mon parcours et ce que j'ai vécu. J'étais rassuré par la présence d'un interprète. Les démarches sont longues mais il faut passer par là, pour qu'ils acceptent ma présence sur le territoire. C'est le système.



Des membres de la Croix-Rouge espagnole et des policiers espagnols viennent en aide à des migrants après l'arrivée d'un "cayuco" transportant 63 personnes au port de La Restinga, sur l'île canarienne d'El Hierro, le 10 septembre 2024. Crédit : AFP

Mon père a appris la nouvelle de mon arrivée en Espagne par quelqu'un qui avait vu une photo sur WhatsApp. Je l'avais appelé mais à cause de problème de connexion je n'ai pu lui parler que trois ou quatre jours plus tard. Il se fait du souci, me demande si j'ai à manger, si je suis logé, quels problèmes j'ai rencontrés... Il s'inquiète et je le rassure. On n'avait jamais discuté de la migration en famille avant et je n'avais parlé à personne de mon départ.

Son frère, de trois ans plus âgé, est lui aussi parti en Espagne après sa fuite du Mali. Boubacar l'apprend lorsqu'il se trouve au Maroc. Il est arrivé par bateau à Las Palmas, aux Canaries, et se trouve aujourd'hui à Saragosse, dans le nord de l'Espagne.

"De très longues journées"

Le jeune Malien est ensuite déplacé dans un hôtel géré par la Croix-Rouge, à Tarragone, dans le nord-est de l'Espagne. Une centaine d'autres migrants - des Vénézuéliens, des Sénégalais, des Mauritaniens... - y résident également. Le logement, les repas et l'aide administrative pour les dépôts de dossiers de demande d'asile ou de protection subsidiaire sont assurés par l'association, qui n'est pas présente en continu dans les locaux. Boubacar vit avec cinq Maliens.

Je suis à l'aise, on peut se parler facilement. On échange sur les difficultés qu'on a rencontrées sur le chemin, de la peur lors de la traversée et de nos souffrances vécues. Mais on ne parle jamais des raisons du départ, on ne veut pas se mêler des histoires des autres. Je suis le plus jeune, alors ils me soutiennent, me donnent des conseils et parfois ils essayent de me réconforter en me disant qu'il faut patienter.

Les journées sont très longues : il n'y a rien à faire car le centre c'est juste pour manger et dormir. Si au moins on avait des tenues, on pourrait faire du sport, mais il n'y en a pas. Je me lève le matin pour prendre le déjeuner, après je pars en ville pour me promener un peu et ensuite je reviens à la maison. On a le droit de sortir alors on va se promener à pied en centre-ville ou à la plage, qui ne sont pas très loin. Aucun de nous ne veut se baigner à la plage, on est traumatisé par la mer avec la traversée. On ne fait que regarder les vagues et prendre des photos.

La ville est belle, j'aime bien son architecture, les espaces qu'il y a pour jouer et les places publiques. Je me sens un peu intégré, en tout cas je n'ai pas peur de sortir comme au Maroc, je me sens bien et j'ai le sentiment d'être accueilli.

Depuis quelques semaines, j'ai commencé des cours d'espagnol : c'est très intéressant et utile car je veux rester en Espagne. On est là donc il faut parler la langue d'ici pour pouvoir vite s'intégrer.

Parfois, je suis stressé par la réponse à ma demande d'asile. J'essaye de penser à autre chose mais comme je ne fais pas grand-chose, je pense beaucoup à comment ça va aller, si je vais être aidé... C'est compliqué. L'esprit n'est pas tranquille. Mais je garde l'espoir et quand mon moral est bas, je me dis que je dois patienter.

J'aimerais faire une formation en soudure. Plus tard, je voudrais avoir la nationalité, vivre en Espagne comme chez moi. Ce que j'aime le plus ici, c'est qu'on écoute les gens, qu'on ne les juge pas gratuitement sur leur couleur de peau ou leur ethnique, mais plutôt sur leur comportement.